

Vidéo-clips

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 27, Number 6 (162), December 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31309ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1985). Vidéo-clips. *Liberté*, 27(6), 53–62.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Vidéo-clips

MANHATTAN

Hommage à Chrétien de Troyes

En quête d'une feuille de ginkgo, notre héros remonte la Cinquième avenue. C'est l'hiver. Pas de feuille en vue. D'arbre en arbre, il guette tout de même. Enfin, il arrive devant un petit ginkgo qui porte au bout d'une branche une vieille feuille déprimée. Une balustrade de métal ceinture l'arbre. Notre héros, d'un air dégagé, monte sur la balustrade, et cueille la feuille. Quelle chose curieuse! On pense à une feuille de géranium étirée, égyptienne, mais au lieu du velours qu'on attend, on tient du cuir plissé, humide. La feuille disparaît dans la poche du manteau, entre les doigts qui la froissent distraitement.

Fier de sa conquête, donc, notre héros continue à remonter l'avenue, avec des coups d'œil fréquents au tronc des petits ginkgos.

Arrêt à une librairie russe, dans la ligne du Parti. La caissière — chignon, visage aux lignes rondes — a cet air de nounou paisible auquel on reconnaît tout de suite la colonelle du KGB. Aux noms d'Akmatova, de Mandelstam, une amnésie subite la saisit. D'ailleurs, tout sent la mise en scène. Le timbre de la caisse sonne faux. Et que dire des rayons, des livres! Mais notre héros n'est pas dupe. Avant qu'un mur pivote, il sort et continue vers le nord.

Les bouches d'égout fument sans arrêt. Certaines

sont ouvertes et coiffées de cheminées de paquebot. Sachant que cette vapeur n'est autre que l'haleine des caïmans qui prospèrent sous la rue, notre héros la considère avec crainte, et évite son contact autant que possible.

Devant la porte du *New York Times*, à l'écart de l'haleine des alligators, une petite sœur à lunettes quête, assise sur un tabouret. Un capuchon rabattu jusqu'aux yeux la protège de la pluie. Au son des pièces dans son plateau, elle sourit merveilleusement et dit: «God bless you!» Cette fois, elle a reçu, en plus des pièces, un petit éventail des mille et une nuits, la précieuse feuille de ginkgo fripée que notre héros, par mégarde, a laissé tomber dans le plateau, et qu'il n'ose pas aller reprendre.

L'EUROPE DE RABELAIS (souvenirs d'un étudiant)

Le théâtre de la mémoire. A gauche, hors scène, l'Espagne, et plus loin encore, l'Allemagne. A droite, dans une brume de mauvais augure, la forêt de Dunsinane où se perdent les sables de la Loire qui traverse la scène. Tout le long de la rampe, une rangée de fûts en perce. Certains robinets fuient, ce qui explique l'épouvantable odeur de vinasse répandue partout. Chaque fois qu'un personnage entre, un fût s'ajoute; à chaque sortie, un fût s'efface. Au fond, l'embouchure de la Loire; un navire à voiles décrit des cercles; c'est Panurge en voyage avec son équipe; à chaque marée, le navire descend et monte au moyen d'un arbre à cames (don de Vinci). Entre la Loire et l'embouchure s'étend une région pastorale: collines de vignobles, abbaye, minuscule maison de la Devinière. Autres détails charmants: des paysans labourent; des moines mettent des grappes dans des hottes; angélus; quand un aviateur grec, perdant des plumes, s'abîme en flammes dans la Loire, chacun en est conscient, mais personne ne se détourne de son travail; même les fouaciers avides d'imprévu qui passent sur

le chemin ne manifestent pas d'émoi particulier. Si seulement ce climat de béatitude bucolique pouvait durer!

En plein centre, en haut, un concile a lieu sur un nuage en forme de botte. En bas, une tour branlante. A une fenêtre, quelqu'un — homme ou femme? — assis sur le rebord, montre un exemplaire de fesses du XVIème siècle, influencées par les Pays-Bas. Au pied de la tour, sur un banc de pierre, un bébé géant, tout nu à l'exception d'une couche géante, dans la position du penseur, regarde divers objets: un oriflamme, un hennin, une cuillère à pot, une feuille de bardane. On devine que son cerveau fertile prépare une invention qui va changer le monde.

Deux cavaliers venus d'Espagne apparaissent par la gauche. L'un, longiligne, heaume relevé, montant une jument anémique, porte une hallebarde qui accentue encore l'effet de verticalité. L'autre est large sur une mule courte. Ils cherchent des moulins.

Richard III entre à pied, à droite, couronne tombante, visiblement éméché. Il avance à pas prudents, portant une branche devant lui pour se camoufler. Il cherche à voler un cheval.

Au même moment, une nef usagée arrive d'Allemagne par la Loire. On voit son nom écrit en noir sur une plaque: *Simplicius Simplicissimus*. La scène évoque infailliblement *Aguirre ou la colère de Dieu*, car sur le pont se remarquent, debout, scrutant le paysage, Mère Courage et ses enfants, entourés de tous les soudards qui pourraient être leurs pères. Ils cherchent un pays d'adoption.

L'étudiant, surpris lui-même par son esprit de synthèse, constate ceci: de quelque côté que son œil se tourne, et s'il exclut les figurants de la béatitude bucolique et l'être inqualifiable de la fenêtre, chaque personnage en scène cherche quelque chose qu'il ne trouve pas.

Mais les cavaliers d'Espagne mettent pied à terre. Le grand tombe; il est relevé par le petit, qui rajuste ses plaques de métal; avec une nouvelle contenance, le grand demande au bébé géant: «S'il vous plaît,

Monsieur, où peut-on trouver des moulins?» Celui-ci répond, dans une langue étonnante pour son âge, qu'il n'y a pas plus de moulins que de mules qui moulinent, mais qu'il n'a qu'à regarder au fond s'il veut voir une houle molle. A ces mots, le petit rit et pète. Le grand paraît ulcéré. Quelle décision rapide montrerait la grandeur de l'Espagne? Il prend sa haliebarde par le bout et, d'un ample moulinet, coupe en deux la tour, qui ne résiste pas plus qu'une banane. Le bébé, fâché, attrape le grand escogriffe par la haliebarde, comme un jouet, et le jette négligemment dans la Loire. Le petit le suit avec la mule. On l'entend demander sous l'eau si le grand n'a besoin de rien.

Profitant de tout ce grabuge, Richard III lâche sa branche et se précipite vers le long cheval abandonné. Il l'enfourche et pique des yeux vers l'Espagne, avec des jurons que la pudeur empêche d'écrire.

Le gâchis finit par s'étendre à la région bucolique proprement dite, car c'est ce moment que les fouaciers ont choisi pour se mettre de la partie. Peu soucieux de vendre leurs fromages, d'ailleurs trop faits, ils les lancent partout où se présentent des cibles intéressantes, et semblent avoir une préférence marquée pour les têtes des moines, visibles par intermittence au-dessus des vignobles. Les consacrés ripostent avec du raisin. Magnifique jeu de teintes!

Stimulé par cette atmosphère de «lâchez tout», le bébé géant s'écrie: «Euréka!» Il a trouvé ce qu'on devine! Mieux: il va pouvoir en faire l'essai sans retard, car un paquet de fouaces l'atteint de plein fouet.

Les Espagnols sortent de l'eau, où des fromages dérivent. Ils se font sécher au soleil sur un banc de sable. Le grand, dépouillé de ses métaux cliquetants, est en caleçon.

Attirée par l'odeur de vinasse, de fromage trop fait et de raisin écrasé, la horde germanique débarque. Mère Courage dresse une cantine mobile. Les enfants servent. Les soudards veillent au grain. Chacun s'approche — même Richard III, qui n'a jamais

atteint l'Espagne, même le concile qui descend de sa botte — et peut manger gratuitement une rondelle de saucisse bouillie accompagnée d'une louche de soupe de soldat. Pour un instant, hélas sans lendemain, l'unité européenne est réalisée. Était-ce donc cela, se dit l'étudiant, que tout le monde cherchait inconsciemment ?

J'ai dit sans lendemain, car chacun, rassasié par la rondelle de saucisse, la louche de soupe, et surtout les projectiles jonchant le sol, va se coucher devant un fût et ouvre grand le robinet, ce qui laisse prévoir un nouvel épisode désordonné, très au-dessus de tout pinceau.

LA GLOIRE FRANÇAISE

Le public est à même les chaises de la cathédrale, en plein cœur de l'action, car la scène se passe à Paris, à Notre-Dame.

Un prie-Dieu est placé à la croisée du transept. Un rayon, obtenu au moyen d'un miroir, traverse un vitrail, se colore et plonge droit sur le prie-Dieu. À l'extérieur, sur un arc-boutant, un machiniste veille à tourner le miroir pour maintenir la bonne orientation du rayon.

À une occasion, un mentor monté sur une chaise indiquera au public la façon de réagir.

Dès l'entrée, pour composer l'atmosphère, on remet aux spectateurs des arquebuses, des cierges, des halberdars, des étendards, de telle sorte que la nef ait l'air d'une forêt de piques mouvantes. Une soufflerie invisible produit un vent qui fait claquer les drapeaux et éteint les cierges, si bien que l'âcre odeur des batailles flotte au-dessus de la foule.

Tout est prêt.

Condé raide et poudré, arrivant de Rocroi, fait son entrée par le portail central. Dans son sillage avancent des chefs de guerre et des fantassins mal en point, mais dignes. Les suit avec fracas le train ordinaire des armées, canons et intendance.

Arrivé au prie-Dieu, Condé serre des mains. Il s'agenouille. La pression de ses genoux sur le velours déclenche une volée de cloches et le *Te Deum* s'élève, lancé par mille voix. Profitant du chant, des servants circulent pour la quête. Le public, qui croit à un jeu, vide ses poches.

Bossuet monte en chaire. Dans une envolée descendante, avec des moulinets des bras, il convainc d'abord la foule de considérer ce prince visé par un rayon sans défaillance; ensuite, de considérer le même prince qui ne voit pas le rayon; enfin, de le considérer encore, menacé par un châtiment qu'il ne voit pas non plus.

Moment crucial: le mentor monte sur la chaise et étend les bras. La foule se courbe. C'est alors qu'une pierre, préalablement descellée de la voûte et jusqu'ici maintenue en place par un machiniste caché sous les combles, se détache et tombe sur l'intendance, au milieu du public étonné.

Pascal, qu'on reconnaît avec surprise dans la foule, s'intéresse à la pierre. Il descend la nef jusqu'au point d'impact. Il ramasse la pierre et lève les yeux au ciel pour voir d'où elle vient.

Bossuet épuisé descend de la chaire. Condé toujours à genoux se lève, s'avance et le félicite chaudement. La pompe spontanée de ce mouvement fait jaillir des larmes.

A partir de cet instant qui marque la culmination de la gloire, la confusion grandit. Des coups de feu sont tirés par erreur et le public, à bout d'émotions, n'écoutant que sa peur de voir tomber les voûtes, abandonne précipitamment les accessoires et sort, pêle-mêle, sans demander son reste.

BALZAC EN VOYAGE

Le devant de la scène, au centre, est occupé par une machine à vapeur grandeur nature. La chaudière est alimentée en charbon par le souffleur, sans emploi dans un spectacle qui sera avare de paroles. Non seu-

lement la machine est en état de marche, mais ses parties mobiles se mettent en branle dès le lever du rideau. Le piston, la bielle, le volant, le régulateur à boules, tout se meut dans une harmonie ponctuée de jets de vapeur et de sifflements. La fumée de charbon de la machine a l'avantage de créer une turbulente atmosphère de voyage. Elle a l'inconvénient d'intoxiquer les acteurs et les spectateurs et de rendre peu visibles les mouvements de scène. Pourtant, sans la machine, on se demande comment pourrait fonctionner la grande cafetière sous pression posée sur un guéridon blanc qui lui-même est à cheval sur le régulateur à boules.

Le paysage enfumé se compose d'éléments divers. De gauche à droite, en demi-cercle autour de la machine, on distingue successivement: une bouche d'égout de Paris; un salon d'Angoulême où sont un fauteuil et des piles de livres: devant le fauteuil, une bouche d'égout; ensuite, un hôtel de Genève au bord du Léman; plus à droite, perspective profonde: les mines de Sardaigne, les forêts de Pologne; enfin, pour compléter le demi-cercle, une porte béante qui donne sur des rideaux.

Quand le spectacle commence, trois femmes sont en scène. Madame Marbouty, habillée en homme, à Paris, attend debout et consulte fébrilement une montre; son gros sac de voyage est posé sur la bouche d'égout; périodiquement, le sac bouge, indiquant qu'on cherche à soulever le couvercle de la bouche d'égout de l'intérieur, sans y parvenir. Zulma Carraud est assise dans le fauteuil d'Angoulême; elle met ses lunettes et commence à lire un gros livre pris sur une des piles. Madame Hanska est dans l'hôtel de Genève; elle agite la main par une fenêtre, dans un flot de dentelles qui débordent de l'encadrement.

Balzac usé, pressé, entre par la porte béante. Il souffle difficilement, il est congestionné. Il s'arrête et d'un coup d'œil circulaire distingue tour à tour les trois femmes. Au même moment, Madame Hanska — qui agite toujours la main à la fenêtre de Genève — apparaît dans l'encadrement de la porte béante, en

costume d'Europe centrale. Toute retraite est coupée. Pour dominer le bruit de la vapeur, Balzac crie: «Cara mia!» et prend la direction des mines de Sardaigne.

Tandis qu'il rapetisse dans la perspective profonde, le public ahuri se demande si la courte apparition du héros nécessitait une mise en scène de cette importance, mais un phénomène insolite le tire de ses réflexions. La bouche d'égout d'Angoulême se soulève et la tête méfiante de Vautrin jette un coup d'œil. Il semble reconnaître Zulma Carraud et, rassuré, s'extrait complètement de l'égout. Douze hommes en noir le suivent. Ils se ressemblent tous. Les treize se dirigent à la file indienne vers l'hôtel de Genève. Là, ils montent en barque et s'éloignent à la force des rames. Une musique d'orgue les accompagne au large.

Comment ce spectacle arrivera-t-il à bonne fin? Rien de plus simple. Le seul événement prévisible depuis le début survient alors: la cafetière saute. La machine surchauffée crache par tous les orifices et les spectateurs qui en ont encore le pouvoir quittent la salle précipitamment.

De peur qu'il ne prenne feu, on n'abaisse jamais le rideau avant que la machine soit refroidie.

MALLARMÉ SAUVÉ DES EAUX

Il est midi, le 24 juin. Le soleil est surnaturellement arrêté au zénith. La Seine traverse le plateau de droite à gauche, mais l'eau ne bouge pas. Au milieu, une yole d'acajou, voile molle. Sur la yole, Mallarmé, chapeau de paille, oreilles pointues, barbiche, sabots. Il tient le gouvernail en rêvant et murmure: «Partir! Partir!...» Au fond, sur le rivage, forêt de Fontainebleau. Arbres géants, couleur de gloire et de cymbales. Petite maison de retraité, où une clématite grimpe. Devant la maison, sur un banc, quatre femmes. La plus âgée, ravivée par les malheurs, épluche des pommes de terre. Les jeunes font entendre des

rires étouffés. C'est qu'elles ont vu le jeune homme fringant qui descend le sentier. A droite, dans les bois, un facteur erre, incapable de livrer une enveloppe géante dont il ne comprend pas l'adresse. Au bord de l'eau, un petit poney attelé à une carriole n'attend rien. Atmosphère de pauvreté digne.

La trame sonore est très discrète: tour à tour, le tonnerre épars au feuillage, un corbeau, un coup de sifflet sous la brume, des voix angéliques disant des *nursery rhymes*, une classe où le chahut monte, interrompu par les mots: «Assez! Assez!»

Au bord de l'eau, côté public, nénuphars blancs, cils d'émeraude. On devine la tête dégarnie de Verlaine caché dans les grandes herbes. Une dame entre deux âges, rondelette, pomponnée, les pieds dans l'eau, regarde dans la direction de la yole immobile. Le trou du souffleur est occupé par un nommé Igitur, dont la carrière d'acteur fut brisée par une chute dans un escalier mal éclairé.

Mallarmé, toujours dans la yole, se tourne lentement vers le banc, puis vers la dame aux pieds dans l'eau; il reprend sa position initiale et entonne d'une voix de stentor: «Victorieusement fui le suicide beau...»

Trou de mémoire. Igitur tente de débloquer l'auteur. Il répète inlassablement: «Tison de gloire, tison de gloire...» sans effet.

Diversion: la dame aux pieds dans l'eau sort de son sein un billet plié en petit bateau, se penche et le lance vers la yole.

Deuxième diversion: haut dans les airs, Rimbaud traverse la scène comme un météore, d'abord violemment éclairé, puis s'éteignant. (Il ne repassera plus. Cette machine ne servant qu'une fois, on peut, si on la juge trop coûteuse, la réutiliser pour faire passer une petite danseuse en tutu.)

Retour à l'action elle-même, qui se précise dramatiquement: la plus âgée des femmes du banc, voyant le billet flottant approcher de la yole, se lève, et avec les pommes de terre qu'elle tire de son tablier, bombarde l'embarcation. Le poney recule et, entraîné

par le poids de la carriole, tombe au fleuve. Le jeune homme fringant de tout à l'heure saisit une des jeunes filles et l'emporte en haut du sentier, en courant. Le vent se lève! Trop tard! La coque de la yole, frappée par les pommes de terre, fait eau. Le marin murmure: «Hélas! Hélas!...» On entend l'ouverture du *Vaisseau fantôme*. La pâle aimée, côté public, agite un mouchoir. Miracle! Est-ce l'agitation du mouchoir? Est-ce un avatar de la science moderne? Ou les deux? Transformée en aéroplane, la yole quitte l'eau, monte vers la droite, jusqu'à un tréteau suspendu où Schopenhauer l'attend. Mallarmé, toujours à la barre, regarde Schopenhauer et gouverne droit vers lui.

A l'endroit d'où la yole a décollé, des feuillets blancs émergent en grand nombre. La plupart sont vierges. Un bateau à rames apparaît à gauche. L'équipage, formé de touristes américains, recueille les feuillets dans des épuisettes.

De l'autre côté de l'eau, le jeune homme fringant du début redescend le sentier au bras de la jeune fille, enrubannée.

Le rideau les suit aussitôt.